

---

## Stephen Brain, Song of the Forest

Laurent Coumel

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7812>

DOI : 10.4000/monderusse.7812

ISSN : 1777-5388

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

ISSN : 1252-6576

### Référence électronique

Laurent Coumel, « Stephen Brain, Song of the Forest », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 53/4 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2013, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7812> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7812>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Stephen Brain, Song of the Forest

Laurent Coumel

---

## RÉFÉRENCE

Stephen BRAIN, **Song of the Forest. Russian Forestry and Stalinist Environmentalism, 1905-1953**. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 2011, VIII + 232 p.

- 1 Les études sur la Russie de l'ère stalinienne reçoivent ici une des plus importantes contributions en histoire environnementale. Douglas Weiner (qui a dirigé la thèse de Stephen Brain dont ce livre est issu) avait été pionnier en la matière dans cette aire géographique, en publiant deux ouvrages consacrés à la construction et à la place de la nature comme « environnement » dans les politiques publiques et aux représentations culturelles et scientifiques qui eurent cours dans la « patrie du socialisme », en particulier autour de la question des parcs nationaux (*zapovedniki*). La monographie de Brain porte sur la place de la forêt pendant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle dans un découpage qui remet en cause la césure de 1917-1921, à l'instar de nombreux travaux récents en histoire sociale, culturelle mais aussi politique.
- 2 Deux écoles s'affrontent à la fin de la période tsariste, incarnées par les figures de G.F. Morozov et de son challenger M.M. Orlov. Morozov, en héritier des slavophiles, influencé par une vision mystique (et dans une certaine mesure religieuse) de la nature, défend une approche patriotique de la forêt (par réaction au rationalisme mathématique de la science forestière allemande), qui mettrait l'accent sur les caractères locaux de chaque massif. Orlov, lui, est partisan d'une centralisation et d'une systématisation des pratiques au nom de l'efficacité économique. À la veille de 1917, cette opposition semble dépassée : la majorité des ingénieurs forestiers attendent de l'État un changement radical qui passe par la nationalisation totale des forêts, y compris de celles qui sont aux mains de la noblesse et de la paysannerie (respectivement 22% et 8% du total). Mais avec la guerre civile, le contrôle étatique se révèle un remède pire que le mal : les coupes franches mettent en péril des pans entiers

du patrimoine forestier national. Dès lors, les débats reprennent, mais ils sont en partie biaisés par la nécessité qu'ont leurs protagonistes de s'inscrire dans la ligne directrice donnée par le parti-État. Le principal mérite du livre de Brain est de guider son lecteur dans un maquis de détails techniques et de rivalités politico-professionnelles, montrant le lien entre théories et décisions pratiques, mais aussi antagonismes institutionnels.

- 3 Dans un premier temps, les positions de Morozov (décédé en 1920) pèsent peu face à une vision qu'on peut qualifier d'« industrialiste » et qui rejoint en partie celle d'Orlov. Ainsi, le personnel dirigeant économique (principalement au sein du Conseil supérieur de l'Économie, ou VSNH, de 1917 à 1932) privilégie l'exploitation des forêts les plus facilement accessibles et productives, repoussant les limitations que tentent d'imposer les tenants d'une mise en coupe raisonnée qui se trouvent alors au Commissariat du peuple à l'Agriculture (Narkomzem). La victoire des « industrialistes » est confirmée en 1929-1930, au moment du Grand tournant : pour le bois comme pour les autres récoltes, le plan à remplir est augmenté arbitrairement chaque année, au détriment des grands massifs de Russie occidentale. Le paradigme de la « coupe claire » s'impose face au souci de la « régénération naturelle », expression codée qui, chez certains experts forestiers de cette époque, renvoie à la vision de Morozov.
- 4 On retrouve ici une histoire des sciences et des milieux scientifiques familière aux lecteurs de Weiner, mais avec un contrepied assumé par rapport à celui-ci : désormais, l'écologie en URSS n'est plus présentée avant tout comme antistalinienne. La thèse principale soutenue par Stephen Brain est celle de la dimension « environnementaliste » de la politique menée par le parti-État sous Stalin à l'égard des ressources forestières du pays, plus précisément, de sa visée conservationniste (et non préservationniste comme chez les principaux acteurs du mouvement écologiste russe, alors promoteur des réserves naturelles ou *zapovedniki*). Elle s'oppose à l'exploitation systématique de la forêt russe, au nom de son rôle stabilisateur pour l'hydrographie et, partant, pour le succès du projet économique stalinien : pour garantir le succès des grands barrages, à la fois en termes de production énergétique et de navigation fluviale, les autorités mettent un sérieux frein à la déforestation d'une partie du territoire. Le mérite de cette thèse est de remettre partiellement en cause la vulgate qui opposait jusque-là des années 1920 propices à la protection de la nature, et des années 1930, après le « Grand tournant » stalinien, funestes pour ses partisans et leur œuvre.
- 5 Ce changement de paradigme n'est pas complet : il ne s'agit pas de nier l'impact négatif du productivisme sur les zones naturelles ni les pollutions diverses générées par l'industrialisation à marche forcée de l'URSS. La thèse de Stephen Brain apporte plutôt une nuance, mais de taille : d'après lui le projet économique soviétique a su contenir la destruction de massifs forestiers dès 1931, date d'un décret pris à l'initiative personnelle de Stalin, transférant une partie des forêts au Narkomzem à des fins de protection (celles situées le long des grands fleuves de Russie centrale, dont la navigation aurait été mise en péril par les coupes claires accélérant l'érosion des sols et la baisse du niveau des eaux). L'exploitation industrielle se concentre dès lors sur des territoires plus éloignés – suivant la géographie du Goulag qui aurait gagné à être rappelée ici, ne serait-ce que par une carte – dans le Grand Nord et en Sibérie. Ce tournant est confirmé avec la création en 1936 de l'Administration principale de protection des forêts et de reforestation (GLO), avec à sa tête plusieurs figures marquantes de la sylviculture soviétique, dont G.M. Motovilov, ingénieur forestier devenu ministre de l'Exploitation forestière en 1947-1948.

- 6 Autre moment mis en lumière par Brain : en 1948 est lancé le « Grand Plan stalinien de transformation de la nature » qui prévoit, entre autres, la plantation la plus massive de toute l'histoire, opération d'ingénierie climatique visant à atténuer les sécheresses de la région steppique (et non à « inverser le changement climatique », comme écrit malencontreusement p. 140). Dans le chapitre qui lui est consacré, on découvre la genèse d'un projet qui, au départ plutôt conservationniste, aboutit sous la houlette de Lysenko et de ses alliés à une opération « prométhéenne » démesurée et inefficace sur le terrain, comme en témoignent les vains efforts des ingénieurs forestiers pour réaliser l'impossible : planter de façon viable des bandes forestières gigantesques par la « méthode du nid » prônée, fausses preuves à l'appui, par le fossoyeur de la génétique soviétique. Lysenko est ainsi auteur d'une théorie des « arbres collectivistes » sans réel fondement pratique, dénoncée par quelques responsables, soit à mots couverts dans les publications du GLO, soit en termes plus explicites dans des lettres adressées personnellement à Stalin et surtout à Malenkov. La mort du premier met hors d'état de nuire Lysenko dans la sphère forestière – telle est la signification de la borne de 1953 que Stephen Brain donne à son ouvrage, année qui voit aussi la liquidation du ministère de l'Exploitation forestière. La protection des forêts de Russie centrale, elle, perdurera jusqu'aux années 1990.
- 7 Quelques remarques critiques s'imposent. D'abord, la nécessité d'une approche sociale et culturelle plus large se fait sentir : il manque en particulier une étude du motif de la forêt dans la sphère publique, pour vérifier l'existence ou non d'une volonté de populariser la vision prêtée par Brain au pouvoir stalinien. On aurait aimé en savoir plus sur le parcours de certains acteurs comme Motovilov (futur président de la Société panrusse de protection de la nature à la fin des années 1950), sur les autres décisions qui ont concerné la forêt dans les années 1930 et 1940, ainsi que sur leur application et les difficultés qu'elle a pu entraîner à tous les niveaux de la chaîne de commandement administratif. On ne peut que déplorer le silence du livre sur le rôle de la forêt pendant les guerres. En particulier, l'expérience combattante de 1941 à 1944 des soldats mais aussi des partisans et des civils n'a-t-elle pas compté dans les décisions du stalinisme tardif ? Inversement, on peut reprocher à l'auteur de manquer de prudence méthodologique : les chapeaux introductifs annoncent des conclusions que les corps de chapitres peinent à démontrer faute de sources décisives (ainsi de l'affirmation suivant laquelle Stalin se serait impliqué personnellement dans les décisions forestières tout au long des années 1930). Surtout, on peut s'interroger sur l'expression-phare portée en titre de l'ouvrage. Certes, la notion d'*environmentalism* est définie comme « un programme politique et philosophique qui cherche à imposer des limites à l'activité humaine pour préserver l'intégrité de l'environnement » (p. 2), avant d'être caractérisée comme « écologie technocratique », par opposition au rêve « prométhéen » inscrit également dans le projet initial bolchevik. Une objection s'impose toutefois : le stalinisme ne relève-t-il pas à la fois de l'une et l'autre vision simultanément ? Et le dosage ne reste-t-il pas largement favorable au second terme de l'alternative ? D'après Brain, l'adjectif *stalinist* est employé ici autant pour désigner une époque, une civilisation à la manière de Stephen Kotkin, que la pratique du pouvoir du dirigeant soviétique suprême (p. 169), dès lors, la thèse principale de l'ouvrage en est affaiblie. N'est-il pas réducteur de ne rapprocher le cas soviétique que des autres régimes « totalitaires », à savoir ceux d'Hitler, Mussolini et Mao (p. 115), alors que les autres pays industrialisés ont aussi eu leurs grands projets environnementaux, y

compris en matière de forêts pour les grands reboisements européens et nord-américains ?

- 8 Une dernière critique concerne la faculté d'interaction de l'ouvrage : même si le champ historiographique concerné est relativement indigent, on peut s'étonner de ne trouver dans un livre universitaire bien documenté (et utilement illustré), que si peu de dialogue avec d'autres travaux récents en histoire environnementale de la Russie du <sup>xx</sup>e siècle. En particulier, la thèse de Brian Bonhomme sur les rapports entre forêt, paysannerie et révolution dans les années 1920 n'est citée qu'une seule fois, et en note (33 p. 176), malgré sa pertinence pour la question traitée. Or Bonhomme avait déjà contribué à enrichir et à dépasser l'approche de Weiner en histoire environnementale de la Russie, montrant que la question des *zapovedniki* n'en était qu'un des aspects, et s'interrogeant en particulier sur l'attitude des paysans comme un frein à la protection de la forêt. Brain aurait pu relier cette dernière hypothèse, quoique discutable, à celle d'un Stalin « écologiste » dans le but d'affaiblir un groupe social traité en ennemi de son projet ; en tout cas, il aurait pu l'évoquer. Plus compréhensible mais non moins regrettable est l'absence de toute mention de l'étude de Klaus Gestwa sur les grands travaux « staliniens » de la période 1948-1967. Qu'importe, *Song of Forest* reste un jalon remarquable et incontournable dans une histoire encore en chantier.